

Le bâton de berger et laalebasse Patrimoine et matrimoine chez les Peuls pasteurs

**Salamatou A.SOW,
Université de Niamey (Niger)**

Les Peuls constituent un des peuples les plus dispersés à travers l'Afrique. Ils vivent aujourd'hui dans une zone qui va du fleuve Sénégal aux rives du Nil. C'est une aire de peuplement très variée, du fait de conditions écologiques différentes et par la variété des peuples qui y habitent.

Les pasteurs Peuls se reconnaissent partout à travers une activité spécifique, l'élevage bovin. Les bovins ont ici une valeur symbolique très forte et font partie de l'inconscient collectif des Peuls. La vache notamment est perçue comme un don de Dieu aux Peuls pour qu'ils en prennent soin. Elle est la raison d'être des pasteurs et toutes les valeurs de la société pastorale sont organisées autour de l'image de la vache. Les pasteurs vivent au rythme des besoins de la vache. C'est pour elle que les bergers entreprennent de longues transhumances pour chercher herbe et eau. C'est pour elle que chaque jour les pasteurs campent dans la brousse de Dieu, *ladde Alla*, sans s'attacher à une terre particulière, ignorant les frontières des Etats de l'Afrique contemporaine.

Pour comprendre cette forte représentation de la vache, remontons au mythe des origines.

La langue et la vache fondatrices de l'ethnie peul

Comme le rappelle Christiane Seydou (1991 : 33) «...les légendes d'origine présentent précisément l'association du bovin et de la langue comme seule fondatrice de la spécificité peule et créatrice de l'ethnie. On raconte en effet que deux enfants, un frère et une sœur, s'étant un jour mis à parler une langue inconnue de leurs parents, ceux-ci, effrayés par un tel prodige, les chassèrent. Les enfants, errant de par la brousse déserte, parvinrent enfin au bord d'un lac (ou d'un cours d'eau) ; ils allumèrent un feu sur la berge et voilà que les bovins, attirés par la lueur et la chaleur, émergèrent de l'eau. Les attirant de plus en plus loin de l'eau, les enfants purent de la sorte s'approprier le troupeau primordial ; ils se firent donc pasteurs ; puis, devenus adultes, mais toujours isolés par leur langue, ils se marièrent ; et, de leur union incestueuse, naquirent les premiers Peuls qui, en héritage, eurent un troupeau et une langue. »

Avec ce mythe, nous pouvons remarquer que les ancêtres avaient subi une rupture nette avec leurs parents desquels ils ne reçurent aucun héritage. Ils doivent tout à Dieu par la grâce duquel ils se mettent à parler une langue mystérieuse, inconnue de leurs propres parents pourtant censés leur apprendre à parler. Ce sont des exclus qui ne communiquent qu'entre eux ; et Dieu leur offre un troupeau. Ce sera le fondement de tout héritage peul. Dans ce mythe, il faut comprendre le rôle structurant de la langue et de la vache dans la constitution de l'identité peule.

Amadou Hampâté Ba (1984) rapporte une autre légende qui raconte que Dieu créa la vache et Il se demanda à qui Il pouvait la confier, c'est ensuite qu'Il créa le Peul pour s'occuper de la vache. La vache ou le bovidé devient la raison d'être du peul : sans la vache, pas de peul !

L'héritage de Dieu

Nous savons qu'avant l'islamisation des Peuls et avant les migrations dues aux conquêtes territoriales, les Peuls étaient organisés en quatre clans primordiaux (Ba et Dieterlen, 1961, Sow, 2001), liés aux robes des bovidés, rattachés à un élément de la nature et en rapport avec les points cardinaux. Vivant dans la nature avec les troupeaux, l'environnement prend une dimension importante dans l'identification sociale des Peuls :

- quatre clans (Jallo, Ba, Bari, Sow),
- quatre robes de bovidés (jaune, rouge, blanc, noir)
- quatre points cardinaux (est, ouest, nord, sud)
- quatre éléments (feu, air, terre, eau),

Chaque pis de la vache renvoie également à un des éléments.

Rappelons que ces noms claniques sont encore largement fonctionnels dans le monde peul contemporain, du Sénégal jusqu'à la rive droite du Niger. Ils ont tendance à être abandonnés à partir de la rive gauche du Niger au Soudan. C'est, d'une part, à cause d'une longue rupture avec la source de migration, et d'autre part, à cause de l'islamisation et de la cohabitation avec des populations fortement sédentarisées comme les Haoussa et les Kanuri.

Les noms claniques qui placent fortement l'individu dans l'environnement et dans son clan correspondent à une autre vision de la famille, de la paternité et donc de la notion de patrimoine qui, dans son acception latine, est liée à un patrilignage et à un héritage foncier. Or, chez les Peuls pasteurs, l'héritage vient de Dieu par l'entremise d'un frère et d'une soeur qui se marièrent. Le contrat matrimonial primordial est conçu dans la nature, hors de la société. Pour les pasteurs, la vocation de berger n'est pas une question de choix mais d'ordre divin : la vache est un don de Dieu qu'il faut préserver. La vache devient ainsi un patrimoine commun, une référence identitaire pour tous les Peuls.

Le type d'élevage que pratiquent les Peuls a été longtemps qualifié par les économistes d'élevage contemplatif, car ses motivations sont plus culturelles et symboliques qu'économiques. Les Peuls pasteurs n'élèvent pas des animaux de boucherie, ne font même pas un élevage laitier au sens moderne du terme; ils élèvent la vache pour elle-même et ses bienfaits, *barke nagge*, dont le principal est le lait, *kosam* qui viendrait de *ko samti*, « ce qui est mieux ». Base de l'alimentation chez les Peuls, le lait est présent à tous les repas; il est associé à diverses plantes pour soigner. Il sert aussi à des usages esthétiques. Ainsi, principal produit de l'élevage pastoral, le lait est au centre de l'alimentation et de la santé physique et morale des pasteurs.

Les Peuls entre pâturages et cultures

Au Niger, deux groupes sont restés plus pasteurs que les autres; ce sont les *Ful'be ladde*, les « Peuls de la brousse », et les *Ful'be na'i*, les « Peuls de la vache ». Il s'agit des :

- *Wo'daa'be*, pasteurs vivant dans la brousse avec leurs troupeaux et pratiquant une stricte endogamie. Ils vivent à l'est et au nord du Niger dans la zone sahélienne et sahélo-saharienne, dans la zone pastorale, à la limite de la zone des cultures. Certains groupes vivent au Nigeria et au Tchad, sans case ni

tente, avec pour tout bien quelques objets rudimentaires pouvant tenir sur le dos d'un âne. Leur troupeau est leur seule richesse, « leur richesse, leur souffle vital. » (Maliki, 1984). Ce sont les plus pasteurs d'entre les pasteurs, le seul noyau résistant à la sédentarisation et à la culture des céréales. Ils n'ont pas de terme spécifique pour exprimer le concept de « manger » par opposition à « boire » *yara*. Le verbe exprime aussi bien boire que manger ; et toute nourriture se dit *njaram*, qui signifie « boisson ». Preuve que ce groupe s'est toujours nourri de lait.

- *Gaawoo'be*, à l'ouest du Niger, au bord du fleuve, dans le Département de Tillabéry. Ils occupent le Gourma au Niger, au Burkina-Faso et au Mali. Les *Gaawoo'be* sont des pasteurs vivant dans la zone de cultures, à côté de populations sédentaires Peuls et non-Peuls. C'est dans cet environnement d'agriculteurs qu'ils organisent leur vie de pasteurs, campant loin des gros villages et confiant le gros de leurs troupeaux aux jeunes qui peuvent les conduire dans des espaces plus pastoraux. Les familles conservent au campement des vaches pour leur alimentation et la vente de lait. Ils ont adopté la culture du mil et du riz tout en continuant à transhumer et à se plier aux règles de l'endogamie pour conserver leur unité. Les femmes tissent les nattes servant à construire les *cekkeji* (cases); il s'agit de nattes que la femme apporte dans le ménage pour être montées et démontées facilement pendant les fréquents déplacements. Les *Gaawoo'be* sont des agro-pasteurs dévoués encore à l'élevage, malgré leur vie dans un environnement agricole.

Entre les deux groupes se situe la grande majorité des Peuls sédentaires, *Ful'be siire*; ceux-ci sont devenus agriculteurs et n'ont de lien avec le pastoralisme qu'à travers ceux de leurs parents restés en brousse et à qui certains confient leurs animaux. Car chaque famille sédentaire a des parents éleveurs restés en brousse et la vache demeure, pour beaucoup de ces Peuls, le symbole de la richesse. Plusieurs grands dignitaires, commerçants, fonctionnaires Peuls ont ainsi de grands troupeaux confiés aux bergers restés en brousse. Mais, dans l'élevage traditionnel, ce qui est commun à tous ces Peuls est de confier la gestion du troupeau aux hommes et celle du lait aux femmes.

La gestion du troupeau

Le troupeau est propriété d'abord de la famille et, symboliquement, celle de la communauté tout entière. Dans chaque troupeau familial, les vaches n'appartiennent pas exclusivement au chef de famille ; la femme arrive dans un ménage avec son troupeau (vaches offertes par ses parents à sa naissance, vaches qu'elle a reçues en dot) et en général chaque enfant a au moins une vache dans le troupeau de ses parents; car, à la naissance, l'enfant reçoit des vaches de ses parents paternels et maternels *sukkamaaji*, vaches offertes aux enfants pour constituer son premier troupeau. Ainsi, le chef de famille ne peut vendre aucune vache sans le consentement de la femme.

La division des tâches est nette dans les campements : les hommes s'occupent du troupeau, de son soin et de sa conduite. Les enfants prennent soin des vaches gardées pour les besoins familiaux, *coraa'di*, et qu'ils peuvent faire paître pas trop loin des campements. La connaissance de la brousse et des pâturages fait partie d'un savoir masculin que les pères et les oncles maternels apprennent aux jeunes garçons au fur et à mesure des transhumances. L'initiation au pastoralisme (Ba et Dieterlen,

1961) est réservée aux hommes, les femmes n'interviennent que comme initiatrices des rituels accomplis avec le lait ou le beurre. Le bâton de berger est le grand symbole du pastoralisme; c'est l'instrument qui sert à orienter les animaux dans leur quête de pâturages, d'eau et d'aires de repos. C'est un instrument spécifiquement masculin, le symbole des savoirs pastoraux dans la conduite du troupeau. Autres symboles, les cordes pour attacher les veaux pendant la traite, laalebasse ou l'écuelle servant à traire, dans les groupes où la traite est faite par les hommes. La conduite des troupeaux est un travail difficile qui exige endurance physique (longs parcours, passages dangereux, privations etc.), courage et patience. Le berger est le guide du troupeau et du groupe vers les meilleurs pâturages possibles. La conduite du troupeau, les soins des bêtes et la traite sont des savoirs plutôt masculins transmis de père en fils ou d'oncle à neveu.

La gestion et la transformation du lait

La corde à veau, *danngol*, est la matérialisation de la prospérité et de l'abondance de lait au campement. Elle est toujours située à l'endroit où campe la femme. La gestion et la transformation du lait est une activité spécifiquement féminine, chaque femme ayant sa collection de calebasses pour la collecte, pour la fermentation et pour la nourriture de sa famille avec toutes sortes de lait : frais, aigre-doux, aigre etc. Laalebasse dans laquelle est recueilli le lait est un objet féminin et symbolise tous les savoirs féminins liés à la conservation et à la transformation du lait.

Rew'be njeyi kosam. Rew'be 'buri anndande kosam

« Aux femmes appartient le lait. Les femmes en savent mieux sur le lait »

La manipulation et la transformation des produits laitiers sont l'affaire des femmes. Elles jouissent d'une autonomie entière dans la gestion et les usages de tous les types de lait. En dehors de la traite et de la collecte, l'homme ne participe à aucune manipulation du lait dans la case. Les femmes disposent de plusieurs ustensiles, calebasses ou bols en bois, pour conserver le lait, et qui ont une place réservée dans la case à l'avant du lit :

- *'birdugal* :alebasse pour traire,
- *lalorde* :alebasse pour collecter le lait,
- *ciilirgal* :alebasse servant à faire cailler le lait frais,
- *bolliiru* : gourde pour conserver le beurre cuit.

Dans le milieu pastoral, le travail du lait doit être fait dans des végétaux, *'bi'b'be leydi*. Certains récipients, comme le *banuwal*, écuelle en bois faite avec le bois de l'arbre *banuhi* - « pterocarpus » - est une espèce d'emblème, de réceptacle sacré du lait. Etre descendant de Peul pasteur se dit *'Biy-banuwal*, c'est à dire « fils de l'écuelle de pterocarpus ».

Ces récipients qui sont réservés au lait font l'objet d'une grande attention. Ils sont posés à l'avant du lit sur le *kaggu* qui est comme un autel pour le lait; car tout ce qui touche au lait doit être propre et pur ; on ne le laisse pas traîner par terre. Quand ils sont lavés, ces ustensiles sont toujours séchés en hauteur, posés sur la case, sur un arbre ou sur les épineux. Le *kaggu* est la fierté de la femme peule; c'est la place du lait, du produit de la vache où les calebasses pleines de lait symbolisent le bien être du campement .

Le travail du lait

La traite

Elle a lieu deux fois par jour : une fois le matin, entre 7h et 10h, et une fois en fin d'après midi, entre 18h30 et 19h30. Elle est en général faite par les hommes, compte tenu du nombre de vaches à traire et de veaux à surveiller pendant la traite. Les femmes traient les vaches destinées à la consommation familiale, en général 2 à 4 vaches, chez les *Wo'daa'be* et les *Jelgoo'be*. Ailleurs au Niger la femme ne traite pas les vaches. C'est un travail éprouvant qui exige la force d'un homme. Mais, même dans les groupes où les femmes traient, elles doivent observer certaines règles. Elles ne doivent jamais entrer dans le parc les cheveux non couverts, car on pense que cela réduit la quantité de lait. Elles ne doivent pas s'occuper du lait quand elles ont leurs menstrues. Etant considérées comme impures pendant cette période, leur sang ferait tourner le lait. C'est probablement cette dernière raison qui justifie le fait que les femmes ne traient pas dans la majorité des groupes. Le fait que la traite soit réservée aux hommes peut être dû au fait que ce sont eux qui connaissent le troupeau et qui sont à même de faire le partage du lait entre la famille et les veaux.

La collecte

Les hommes traient toutes les vaches allaitantes qui sont dans le campement familial. Ils le font à l'aide d'unealebasse servant à la traite, *'birdugal*, avec laquelle ils remplissent au fur et à mesure laalebasse servant à la collecte, *lalorde*. La traite terminée, le lait est confié aux femmes qui en assurent le partage et la transformation. Elles en prélèvent une partie pour la consommation familiale pour le petit-déjeuner ou le dîner selon les moments de la journée.

Le caillage ou « l'endormissement du lait »

La partie restante est transformée dans laalebasse servant au caillage, *'daanirgal* ou *ciilirgal*. Elle est posée sur le *kaggu*, on la remplit de lait frais, *'biraad'am*, auquel on rajoute quelques gouttes de lait caillé, *ciilam*, pour aider à la fermentation du lait. Laalebasse est couvert d'un van et on dit alors qu'on fait dormir le lait, *'daanina*. Le lait est « réveillé » le lendemain matin. Il se forme un bloc de lait dans laalebasse surplombée de la crème, *kettungol*, et un peu de liquide au fond de laalebasse, *kacculam*, appelé *fedannde*. La crème est prélevée et battue dans des gourdes, *jollooru*, ou outres *sumalle* pour extraire le beurre, *nebbam*. Le lait écrémé non fouetté, *wulsere*, peut être consommé nature ou vendu. Battu, il donne du *mbaggam*, lait aigre-doux très apprécié.

La vente du lait et des produits laitiers

Le lait caillé battu est collecté pour être vendu au marché ou dans les villages au voisinage des campements distants de 5 à 10 kilomètres des campements. Seuls le lait caillé, le beurre nature et le beurre fondu sont vendus et représentent un apport monétaire considérable pour les femmes. Le lait frais est plutôt offert par les pasteurs, rarement vendu. Le petit lait extrait du barattage ne sort pas du campement. Il est très apprécié car c'est le lait de la crème. Les revenus de la vente du lait appartiennent à la femme, elle achète de manière générale :

- des condiments (sel, épices, sucre etc),

- des bijoux,
- le trousseau de ses filles,
- des velles à élever.

Et elle participe quelquefois à l'achat des céréales.

Le travail du lait est le seul travail noble dont une femme peule de pasteur doit s'occuper. Elles sont perçues comme spécialistes de cette activité par les populations voisines non-Peules que les femmes peules ravitaillent en lait caillé.

Une chanson populaire haoussa dit :

Dan Fulaani kaawo noono. Dan FulaaniGooyon wuule

« Petite femme peule apporte du lait. Petite femme peule portée par la vache ».

Dans chaque marché du Sahel et de l'Afrique de l'Ouest et du Centre, il y a une place réservée à la vente du lait où les femmes viennent écouler leur lait et leur beurre. Cette activité de vente est si importante qu'elle rentre dans la stratégie d'installation des campements pas trop loin de gros villages de sédentaires. Bernardet (1984 : 130) présente le lait comme « moyen d'émancipation des femmes... L'indépendance économique des femmes peules est également renforcée par les droits qu'elles possèdent sur le lait de l'ensemble du cheptel géré par leurs maris. »

La femme peule a une place centrale dans sa société. Elles forme avec la vache et le lait les trois énergies vitales au campement. La femme est dans le campement l'alliée de la vache. Pour les sauver, elle et la vache, le Peul pasteur se bat volontiers. Avant l'islamisation, les Peuls ne se battaient que pour les femmes et les vaches, comme le témoignent de nombreux textes épiques (Sow, 1966 : 285 ; N'gaidé : 1982).

La qualité d'un campement reflète la qualité des femmes qui sont charmantes et accueillantes. Elles apportent alors une énergie en harmonie avec le troupeau qui prospère; et quand le troupeau prospère, c'est tout le campement qui prospère. Ceci confère à la femme peule une attention particulière; elle est avec la vache au centre de la vie pastorale. A partir de cette répartition des tâches dans la société pastorale, il faut préciser la notion de patrimoine chez les Peuls. Qu'est ce qui fait le patrimoine pour les Peuls et comment ?

La transmission des savoirs et savoir-faire

L'identité sociale de l'enfant se construit entre sa lignée maternelle et sa lignée paternelle, *suudu inna e suudu baaba* :

- Dans la lignée maternelle, l'enfant va trouver un lien de lait *en'dam* protecteur, affectueux, dans lequel le rôle des oncles maternels, *kaawiraa'be kunor'be*, est essentiel. Ils sont protecteurs de leurs neveux et nièces en leur offrant une complicité affective constante. Une complicité qui atténue le pouvoir et les exigences de l'éducation de la lignée paternelle. L'oncle maternel est un homme qui incarne la maternité de la mère dans la vie sociale, il est investi de la féminité et de l'affectivité de ses sœurs.
- La lignée paternelle est un lien de sang à travers lequel l'enfant va apprendre l'adversité, la compétitivité par rapport à ses autres frères et sœurs pour ne pas être le mauvais exemple. Les tantes paternelles *goggiraa'be* veillent particulièrement à l'éducation de leurs neveux et nièces. Leur souci est que les enfants de leurs frères

réussissent bien dans la société. La tante paternelle est une femme qui incarne la masculinité du père et qui symbolise son pouvoir dans l'espace social des femmes.

Les oncles paternels sont comme le père et sont supposés jouer le même rôle que lui. Ils sont appelés *Wappay'be*. Les tantes maternelles sont comme la mère ; la soeur cadette est appelée *yaapennnda* ou *inna pamaro*, « petite maman », et la soeur aînée *yaadikko* ou *inna maw'do*, « grande mère ».

C'est à travers ces deux lignées que les enfants trouvent un équilibre qui leur permet de construire leur personnalité et d'apprendre l'essentiel des codes et pratiques sociaux dans le cercle de leurs camarades d'âge et de leurs aînés.

Les garçons

Très tôt, vers l'âge de 4-5 ans, les petits enfants gardent les veaux et arrivent à s'éloigner du campement pour les abreuver. Petit à petit, ils s'habituent aux bêtes et aux parcours. De 7 à 10 ans, ils peuvent conduire seuls les troupeaux dans les pâturages diurnes à plusieurs kilomètres du campement. Vers l'âge de 12 ans, le petit garçon est associé aux pâturages nocturnes avec les adultes. A partir de 15 ans, il devient un bon berger et se marie la plupart du temps entre 18 et 20 ans. C'est en général son père ou un de ses oncles maternels qui lui taille un bâton, *sawru durngol*, ou *sawru ngaynaaka*. En général, les oncles lui offrent un sabre, *takubaahi ndimi*, et un turban. A cet âge, il peut faire de longs parcours, seul avec un troupeau de 20 à 100 bêtes. Il porte plusieurs talismans pour se protéger des mauvais esprits de la brousse et des envieux. Il sait également dire plusieurs incantations pour se protéger et protéger ses animaux.

Les filles

Elles participent également tôt aux travaux ménagers - aller chercher l'eau, laver les bols servant à la nourriture et piler vers l'âge de 5 ans - et en arrivent progressivement à la cuisine. Elles peuvent conduire les veaux, dans les familles où les garçons manquent, aux pâturages diurnes des abords du campement. Elles s'occupent du lait vers l'âge de 7 ans, quand elles ont acquis toutes les règles d'hygiène à observer pour s'occuper du lait : bien nettoyer les ustensiles à lait, les sécher en hauteur, fermer lesalebasses. Ce sont en général les petites filles qui barattent le lait. Les adultes s'occupent de modeler le beurre en mottes ou de le cuire.

L'enfance d'une femme est brève au campement, car elle est promise tôt, souvent dès la naissance, à un cousin dont elle rejoint la famille entre 12 et 14 ans. Sa belle mère, qui est en général sa tante paternelle, continue son éducation. Elle va s'affranchir par la maternité qui la placera pleinement dans « sa case » et dans son ménage, où elle pourra s'occuper de son lait qu'elle pourra aussi vendre. Dans l'héritage matériel en milieu pastoral, le garçon et la fille héritent des vaches auxquelles ils ont droit mais le bâton de berger est transmis au garçon et laalebasse de lait est transmise à la fille.

Si la vache peut être considérée comme un patrimoine identitaire commun, la conduite des troupeaux et la transformation du lait peuvent être considérés comme des patrimoines immatériels spécifiques sur lesquels chaque groupe veille : un homme qui baratte le lait fera sourire tout le monde et une femme qui tisse la corde à veau se rend ridicule. Il y a ainsi des actes perçus comme spécifiquement féminins et d'autres comme spécifiquement masculins. La chaîne de transmission des connaissances valorisées est une clé de compréhension du patrimoine. Chez les pasteurs peuls, la chaîne

patrimoniale se construit avec un maillon masculin, symbolisé par le bâton et les pâturages, et un maillon féminin symbolisé par laalebasse et le lait. Ce dernier relève plutôt d'un matrimoine.

BIBLIOGRAPHIE

- BARRAL, H., 1977, *Les populations nomades de l'Oudalan et leur espace pastoral*, Paris, ORSTOM, "Travaux et documents".
- BERNARDET, P., 1984, *Association Elevage et Agriculture en Afrique: les semi-transhumants de Côte d'Ivoire*, Paris, l'Harmattan.
- BERNUS E. et POUILLON F., 1990, *Sociétés pastorales et développement*, Paris, Editions de l'ORSTOM.
- BOUTRAIS J, 1988 *Des Peul en savanes humides: développement pastoral dans l'Ouest Centrafricain*, Paris, ORSTOM "Etudes et Thèses".
1994 "Pour une nouvelle cartographie des Peuls », in *L'archipel peul*
1999, "Les savoirs pastoraux des Mbororo de l'Adamaoua : évolution et rapport au développement", chap. 7 in *Le pouvoir du savoir: de l'Arctique aux Tropiques*, Paris, Karthala, pp. 146-166
-Journées des bergers au Nord Cameroun, in *Les temps du Sahel: en hommage à Edmond Bernus*.
- CHAMBERS, R., 1990, *Le développement rural: la pauvreté cachée*, Paris, Karthala-CTA.
- CORMIER-SALEM, M-C., et al, 2002, *Patrimonialiser la nature tropicale: Dynamiques locales, enjeux internationaux*, Paris, édition de l'IRD.
- GALLAIS, J., 1975, *Pasteurs et paysans du Gourma: la condition sahélienne*, Paris, CNRS.
- HOLTEDAHL, L. et al. 1999, *Le pouvoir du savoir: de l'Arctique aux Tropiques*, Paris, Karthala.
- MARIE, J., 1993, « Le territoire de mare d'Ossolo: Diversité culturelle et systèmes agro-pastoraux dans l'ouest du sahel nigérien », *Espaces tropicaux* n°11, Publication du Centre d'Etudes de Géographie Tropicale.
- PUGET, F., 1999, *Femmes peules du Burkina Faso, stratégies féminines et développement rural*, Paris, l'Harmattan.
- SOW, A., I., 1966, *La femme, la vache, la foi*, Paris, Julliard.
- SOW ; A, Salamatou, «Le lait, patrimoine des Peuls pasteurs du Niger. Pratiques alimentaires, représentations et usages non alimentaires chez les Gaawoo'be du Gourma » in *Patrimoines naturels au Sud*, IRD Editions, Collection Colloques et Séminaires, Paris, 2005
- SOW, S, 1994, *Le gaawoore, un parler peul de l'ouest du Niger*, thèse de Doctorat Nouveau Régime, Paris, INALCO.
1995, « Introduction du lait industriel chez un peuple de pasteurs, les Peuls: réalités et représentations » in *Revue d'Ethnolinguistique*, Cahiers du LACITO n°7, Paris, Péteers pp 225-241.
1998 « Haala debbo : Parole de femme: place de la femme et représentation de son discours dans la société peule », in *Les femmes et la langue : l'insécurité linguistique en question*, Delachaux et Niestlé, Lausanne, Paris, pp.119-135.
1998 : "Mots et Maux pour décrire la pauvreté" in *Annales de l'Université Abdou Moumouni de Niamey*, numéro hors série, Actes du Colloque *Urbanisation et Pauvreté en Afrique de l'Ouest*, pp.25-34.
- SOW, Z., 1998, *L'élevage et le bovidé vus dans un corpus de contes peuls Gaawoo'be*, mémoire de maîtrise, Paris, INALCO.